

## **L'image comme espace-temps de liberté**

(à propos de Marie-José Mondzain<sup>1</sup>)

C'est par la peinture que je me suis intéressée à votre travail, il y a quelques années, dans le cadre d'un groupe de travail sur l'esthétique et les processus créateurs ; et je suis très heureuse que cette rencontre puisse avoir lieu aujourd'hui.

Si Laurie Laufer va articuler les choses de façon très clinique, dans un sens que je partage, je vais de mon côté rester plus près du texte pour essayer de mieux en saisir les articulations. Et en tirant les choses plutôt du côté de l'art, ce qui pour moi n'est en rien étranger à nos pratiques ; en retenant ce que vous dites dans votre livre sur Desanti : « Nous ne sommes pas tous des artistes mais nous sommes tous en charge de notre désir ; et en ce sens, toute vie peut devenir art, c'est-à-dire productrice d'un site de liberté<sup>2</sup>. »

De tous les auteurs concernés par la question de l'image, c'est par votre intermédiaire que quelque chose s'est précisé pour moi, dans mon intérêt pour le visuel, notamment cette question des différents statuts de l'image qui vont rendre cette dernière meurtrière ou bien propice à toutes les transformations menant sur les chemins de la liberté.

Votre travail vous a amenée à interroger aussi bien le champ des visibilitées actuelles que celui de la question de notre humanité par le maintien de ce qui peut faire communauté. Il ne s'agit pas de tuer les images pour nous préserver mais plutôt de préserver ce qui fait image par de la déchirure possible dans le flot saturé des visibilitées actuelles. Que de l'écart se crée qui sorte l'image du pouvoir destructeur des idoles ; ceci en convoquant le regard pour que l'invisible transparaisse du visible. L'art apparaît alors comme un des lieux de résistance pour maintenir cette déchirure.

Si tous vos ouvrages cernent ces questions, les deux derniers affirment ce qui du côté de l'image et de ses fondements instaure un champ de communauté possible : voir ensemble afin de vivre ensemble. Et comment cette instauration repose sur notre héritage chrétien où les pères de l'Église purent établir leur autorité par le biais d'une subtile transformation du statut de l'image ; il s'agissait de continuer de montrer quelque chose (avec tout l'efficace du visible) sans montrer jamais ce dont il s'agissait vraiment (le principe d'invisibilité est respecté).

---

<sup>1</sup> Intervention faite dans le cadre des soirées de la Librairie, le 6 mai 2004. Le caractère oral en a été maintenu.

<sup>2</sup> Marie-José Mondzain (coord.), *Voir ensemble*, Paris, Gallimard, 2003.

Dans le conflit de l'époque avec les empereurs, l'Église sort victorieuse de cet enjeu où il s'agit de rien de moins que d'obtenir le pouvoir de contrôle sur la communauté des humains, en remportant leur adhésion et leur conviction.

Dans l'énorme travail que vous avez produit sur tout cela, je reste dans la difficulté à saisir l'articulation qui permet de référer la question de nos visibilités actuelles à ce moment chrétien fondateur pour l'image qui passe essentiellement par le phénomène de l'incarnation.

Comment ce phénomène de l'incarnation est-il la clé qui permet à la perspective iconique de produire de l'écart là où le fonctionnement idolâtrique unifie ? Et comment cela oblige à dissocier un certain nombre de termes :

- l'économie de la théologie ;
- l'incarnation de l'eucharistie ;
- l'écart symbolique de l'identification fusionnelle mortifère ;
- le regard de la vision ;
- le visible du visuel ;
- l'image de la visibilité ;
- et la chair du corps.

À quoi l'acuité et l'actualité de ces questions tiennent-elles ? Comment peut-on encore concevoir aujourd'hui ces écarts ? Dans la mesure où vous soutenez, notamment dans votre travail de traduction du texte de Nicéphore, qu'au-delà de l'artifice purement politique (ou bien est-ce l'essentiel ?) se crée là, à l'époque, un corpus théorique qui s'inscrit dans le champ de la pensée philosophique quant à l'appréhension de la réalité, corpus valable pour toute relation symbolique. « Si l'on supprime l'image, ce n'est pas seulement le Christ mais l'univers entier qui disparaît<sup>3</sup> », dit Nicéphore.

Cette difficulté que j'évoquais serait-elle une incapacité personnelle à se représenter ce qu'est la chair aujourd'hui ? Y a-t-il eu un glissement conceptuel ?

Ces termes de chair et de corps sont bien souvent confondus. Il m'apparaît aujourd'hui que cette chair est précisément ce qui, par la défiguration du Christ ressemblant, permet de renvoyer à une partie de l'invisible, du côté de la filiation. Par la défiguration, l'accent est mis sur la nécessité d'une perte, perte de la ressemblance.

Vous dites dans un article :

Ce que l'image du Christ imite, c'est le regard de Dieu se faisant humanité visible. Ce qui revient à dire de façon paradoxale que dans une icône à proprement parler, il n'y a rien à voir, absolument rien, car cet espace n'est bâti que pour la circulation des regards, et il se creuse jusqu'au vide pour mieux faire écho à la voix, que l'*épigraphe* (inscription) fait visiblement retentir. Voilà ce qu'on pourrait appeler la nouvelle définition du symbole. Indice, index de la trace laissée par l'absent. [...] Devenir chair n'est rien d'autre que

---

<sup>3</sup> Nicéphore (trad. Marie-José Mondzain), *Discours contre les iconoclastes*, Paris, Klincksieck, 1989, p. 9.

l'obtention d'un certain regard dont le vide creuse l'espace où celui qui s'incarne accède à l'existence au moment même où il entre dans le champ de la représentation de l'autre<sup>4</sup>.

Vous dites encore dans un autre ouvrage :

Incarner, c'est donner chair et non pas donner corps. C'est opérer en l'absence des choses. L'image donne chair, c'est-à-dire carnation et visibilité, à une absence, dans un écart infranchissable avec ce qui est désigné. Donner corps, au contraire, c'est incorporer, c'est proposer la substance consommable de quelque chose de réel et de vrai à des convives qui se fondent et disparaissent dans le corps auquel ils sont identifiés. Communier dans l'image et par elle, c'est manquer l'incarnation d'une visibilité sans substance et sans vérité.

Dans l'incorporation, on ne fait plus qu'un, dans l'image incarnée se constituent trois instances indissociables : le visible, l'invisible et le regard qui les met en relation.

L'image appartient à une étrange logique du tiers inclus<sup>5</sup>.

Faut-il passer par cet héritage pour que se mette en place un processus symbolique ? Est-ce que c'est du symbole dont il s'agit quand il s'agit de chair ? J'ai retrouvé ce repérage par rapport à l'incarnation dans quelques-uns de vos textes concernant le travail d'artistes où vous interrogez :

– chez Cueco, la pertinence du maintien de ces fondements (l'iconicité du visible), dans la mesure où la crise de la représentation et de la figuration viendrait à bout du dispositif incarnationnel ;

– et encore la question de la non-universalité des références, avec des artistes chinois que vous avez pu rencontrer.

En insistant sur ce qui reste à faire valoir de la valeur, elle universelle, des exigences de liberté. C'est un souci qui traverse tous vos textes.

Je voudrais citer quelques passages de vos textes.

Sur Cueco, peintre contemporain faisant partie du mouvement de la nouvelle figuration :

Cueco n'est pas un artiste chrétien. Une telle phrase n'aurait aucun sens si on voulait signifier, en disant cela, qu'il est athée ou matérialiste. La question est plutôt celle-ci : l'art occidental est-il venu à bout du dispositif incarnationnel qui donne sa légitimité au monde visible depuis deux mille ans ? Autrement dit, la crise de la représentation comme celle de la figuration ont-elles porté atteinte en amont de leur pure configuration, à ce qui fonde l'iconicité du visible<sup>6</sup> ?

Et encore ceci sur les artistes chinois que vous avez rencontrés comme ne participant pas de cet héritage où il n'y a plus cette différenciation entre corps et chair :

---

<sup>4</sup> M.-J. Mondzain, « Image et signification », *Rencontres de l'École du Louvre*, Paris, La Documentation française, février 1983, p. 188.

<sup>5</sup> *Id.*, *L'image peut-elle tuer ?*, Paris, Bayard, 2002, p. 32.

<sup>6</sup> Cueco, *Dessins*, Paris, Le Cercle d'art, 1997, p. 65.

Je crois avoir découvert, dans l'étrangeté la plus profonde, un régime d'hospitalité nouveau et singulier. L'opacité chinoise n'est pas une fin de non-recevoir, mais elle exige que nous modifiions nos habitudes les plus convenues de la réception et de l'adresse. Mon souhait, en présentant ces œuvres, c'est de faire simultanément découvrir quelque chose des conventions de notre monde que nous croyons trop spontanément naturelles, mais aussi quelque chose de l'intime proximité d'attitudes qui travaillent dans l'éloignement. Elles ne peuvent que modifier le désir de mondialisation qui anime la culture occidentale. Il s'agit d'une expérience d'émigration entre des communautés qui ne se sont connues qu'en termes de rejet ou de prédation. Les Chinois, eux aussi, ont cru pendant des siècles qu'ils occupaient un centre universel ou, pire, réservé aux meilleurs !

Entre la Chine et nous, le problème n'est pas tant celui de l'ouverture à l'Occident que de penser le régime même de l'ouverture tout court. Cependant, si la rencontre avec la Chine nous contraint à renoncer à nos fantasmes de clarification universaliste, cela ne signifie pas que nous renoncions pour autant à faire valoir la valeur universelle des exigences de liberté. C'est une entreprise longue et difficile. C'est un peu de cet espoir qui a animé mon cheminement vers ce monde. On aimera ou non ces œuvres. La question pour moi n'est pas là mais repose dans la reconnaissance d'une communauté portée par ce souci partagé : en quels termes peut s'inscrire aujourd'hui, dans le visible, la passion de la liberté<sup>7</sup> ?

Comment pouvez-vous faire fonctionner ce principe d'économie pour l'analyse des œuvres picturales actuelles ? Qu'est-ce qui vous permet de repérer ce qui fait incarnation dans les images présentées ?

Vous nous rappelez dans *Voir ensemble*<sup>8</sup> ce que dit Desanti : « Ce qui fait œuvre dans l'œuvre, c'est l'ouverture d'un monde pour le regard et non la qualité substantielle d'un objet. »

Ce qui m'a arrêtée encore, c'est comment une image qui, vous insistez bien sur ce point, n'est pas dangereuse en elle-même, va donner lieu à une lecture de soumission totale ou permettre le champ de la liberté.

Il est évident que nous sommes concernés au premier chef dans le champ analytique où la souffrance se marque bien souvent par un « arrêt sur image » (je parle d'un point de fixation, quel que soit le support), arrêt auquel la soumission est telle qu'il n'y a plus que de l'enfermement, dans la solitude mortifère ou l'uniformité régressive.

Quelle transformation opérer pour retrouver le chemin de l'ouverture ? Et avec celle-ci cette possibilité de voir ensemble pour vivre ensemble.

Comment trouver de l'image constituante pour défaire l'image meurtrière ? Et je retiendrai, comme Laurie Laufer va nous le développer, l'importance du transfert pour permettre de remettre en mouvement la vie psychique par l'image.

Juste cette citation de Lacan pour finir :

---

<sup>7</sup> M.-J. Mondzain, *Transparence, opacité, diagonales*, Paris, Le Cercle d'art, 1999, pp. 39-40.

<sup>8</sup> *Id.*, (coord.), *Voir ensemble, op. cit.*

Nous sommes comme ça, c'est notre faiblesse animale : nous avons besoin d'images et faute d'images, il arrive que des symboles ne viennent pas à jour.<sup>9</sup>

### Annexe : les questions qui ressortent

- Qu'est-ce qui rend constituante l'image ?
- Comment le principe d'économie opère-t-il avec l'incarnation dans cette séparation du corps et de la chair ?
- En quoi cette perspective incarnationnelle permet-elle toujours actuellement de lire le monde et plus particulièrement les œuvres d'art ?
- En quoi le visuel peut-il s'écarter du visible de l'image ?
- En quoi est-il essentiel de préserver la possibilité de ce qui fait image pour notre humanité ?
- En quoi actuellement les images pourraient-elles maintenir de la destructivité ? S'agit-il de les interdire ?
- Distinction entre l'image comme support et l'image comme processus.
- Comment instaurer un lien de communauté tel que les humains puissent vivre ensemble dans un lien de liberté et non en lien de soumission (question du rapport à l'autre) ?
- Comment les images permettent-elles de traiter cela<sup>10</sup> ?

---

<sup>9</sup> J. Lacan, séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 111.

<sup>10</sup> Marie-José Mondzain nous dira au cours de cette soirée : « J'appelle chair de l'image ce qui donne la parole et j'appelle idole ce qui nous en bouche un coin ! »